

L'AIGLE D'OVIDE

PAR

RAOUL VERDIÈRE

(Bruxelles)

Décrivant l'une des phases de la bataille qui met aux prises Persée et le monstre suscité par Ammon, Ovide dépeint le héros repoussant la terre d'une puissante battue des pieds pour s'élever dans les airs et se trouver de la sorte dans une position offensive favorable à ses desseins :

...Vtque in aequore summo
umbra uiri uisa est, uisa fera saeuit in umbra;
utque Iouis praepes, uacuo cum uidit in aruo
praebentem Phoebæ liuentia terga draconem,
occupat auersum, neu saeua retorqueat ora,
squamigeris auidos figit cernicibus ungues,
sic celeri missus praiceps per inane uolatu
terga ferae pressit dextroque frementis in armo
Inachides ferrum curuo tenuis abdidit hamo¹.

texte que Georges Lafaye traduit ainsi: « A peine le monstre a-t-il aperçu son ombre à la surface de la mer qu'il se jette sur cette ombre avec fureur; quand l'oiseau de Jupiter a aperçu dans un champ découvert un serpent qui présente à Phébus son dos livide, il le saisit par derrière et, pour empêcher la gueule redoutable de se retourner contre lui, il enfonce dans le cou revêtu d'écailles ses serres avides; ainsi, se précipitant d'un vol rapide à travers l'espace, le descendant d'Inachus s'abat sur le dos du monstre, et, d'un coup qui le fait tressaillir, il lui plonge son fer dans l'épaule droite jusqu'au crochet recourbé »². S'il est vrai que la comparaison est sans doute le trope le plus ancien inventé par l'homme pour se faire entendre de son semblable et que, depuis Homère, elle fut employée au point d'être devenue lassante, voire écœurante, il faut bien admettre qu'un poète aussi fin, aussi exercé à se jouer des difficultés de forme qu'Ovide devait se sentir l'objet de raisons impérieuses pour avoir recours à une figure aussi décriée. L'excuse qui se présente d'emblée et qui s'impose immédiatement à l'esprit est que, évoquant une légende héroïque, le poète s'est cru en quelque sorte

¹ Ovidius, *Mét.*, 4, 712—720.

² Georges Lafaye, *Ovide, Les Métamorphoses*, I, Paris, Les Belles Lettres, 1928, pp. 119—120.

contraint de sacrifier au style épique. Mais ce serait là une raison bien peu pertinente, en tout état de cause insuffisamment pertinente, et, pour ma part, je n'ai pas réussi à m'en persuader, sauf à admettre un « coup de chapeau » donné au passage à une des règles du genre épique et rien de plus. Bref, il n'y a donc, dans ce choix, rien de fondamental. En revanche, si l'on poursuit l'enquête dans le domaine de l'ornithologie et singulièrement du côté des rapaces, on obtient des résultats aussi troublants que surprenants. Evidemment, sous la métaphore *Iouis praepes* se cache *aquila*, mais la classification des *aquilae* en six espèces par Aristote et par Pline qui reprend à peu de choses près la classification de son prédécesseur ferait sourire un ornithologue. Aussi peut-on voir dans l'épithète d'excellence *Iouis praepes* n'importe quelle espèce d'aigle.

Quand je me suis lancé dans ma recherche, je me suis imposé de ne jamais perdre de vue que l'aigle dont nous parle Ovide appartient peut-être à une espèce disparue. J'ajoute que, parmi les rapaces que je citerai ci-dessous, beaucoup sont en voie de disparition, soit parce que l'homme s'est livré contre eux à une chasse injustifiée en excipant du fait qu'il s'agit d'animaux prédateurs et, partant, nuisibles, soit parce que l'absorption de produits chimiques par leurs proies les a contaminés eux-mêmes : il y a quelques années existaient encore, sur les rivages de Scandinavie, une vingtaine d'aigles frappés de stérilité pour cette dernière raison.

Encore que la scène décrite par Ovide soit censée se passer en Ethiopie, on peut douter — mais ne doutons pas trop vite — que le poète ait pris soin de s'informer sur la faune éthiopienne et l'on peut penser — mais ne nous hâtons pas de le faire — que, par un effet de transposition fort compréhensible, il a tout simplement puisé dans la faune européenne, laquelle d'ailleurs, à l'époque, devait être de beaucoup plus riche qu'à l'heure actuelle et en espèces et en individus.

Une fois ces préliminaires établis, il convenait de remplir la fiche signalétique du rapace :

1) *uacuo* — *aruo* : L'oiseau chasse dans les champs découverts : entendons par là des champs vides de culture, soit parce qu'ils sont en friche, soit parce que la récolte a déjà été faite.

2) *Phoebo* : L'oiseau se livre à la recherche de sa prédation au plus fort de la chaleur.

3) *liuentia terga draconem* : La proie est un serpent à la peau bleuâtre.

4) *occupat* — *ungues* : Le rapace attaque sa proie par derrière en agrippant la nuque de ses serres.

Le résultat est maigre et, à première vue, il n'y a pas là de quoi satisfaire un ornithologue : nous n'avons aucun détail sur l'écologie, non plus que sur le standard de l'oiseau, renseignements d'une utilité extrême pour écarter certains types de l'enquête. Néanmoins — disons plutôt : heureusement — le champ de celle-ci se trouve considérablement réduit, puisque la prédation consiste en reptiles. Ce détail, ainsi qu'on le verra, va se révéler gros de conséquences.

Parmi les rapaces diurnes amateurs de serpents, j'ai relevé six types : l'aigle royal, l'aigle impérial, l'aigle criard, l'aigle pomarin, l'aigle de Bonelli et le circaète Jean-le-Blanc :

1) L'aigle royal, *Aquila chrysaetos* (L.), dont une espèce plus petite, la race *fulva* (L.), vit dans le Massif Central, les Alpes, les Apennins, la Sardaigne, la Corse, les Carpathes, les Balkans et la Grèce, est contraint, dans ce dernier pays, par suite de la pénurie en mammifères sauvages, de chasser même le serpent. Il habite exclusivement la montagne, entre 2000 et 500 m, et son apparition en plaine est extrêmement rare.

2) L'aigle impérial, *Aquila heliaca* Savigny, habite entre autres les plaines cultivées de la Grèce, chasse de 10 à 12 heures et de 17 heures au coucher du soleil.

3) L'aigle criard, *Aquila clanga* Pall, hiverne en Grèce, vit près de l'eau et chasse à pied.

4) L'aigle Pomarin, *Aquila pomarina* Brehm, bien connu en Grèce septentrionale, chasse à pied; la longueur de ses pattes lui permet de parcourir à pied un peu moins d'un kilomètre à l'heure.

5) L'aigle de Bonelli, *Aquila hieraaëtus fasciatus* Vieillot, habite près des marais et des lagunes, et chasse par couple.

Outre que la prédation de ces cinq aigles est constituée accidentellement de serpents et que, pour l'aigle impérial, on ne connaisse qu'un seul cas³, toutes les particularités qui les singularisent suffisent pour ne voir en aucun d'eux l'aigle d'Ovide. Reste donc le circaète Jean-le-Blanc, *Circaëtus gallicus* Gm. (*all.*: Schlangenadler; *it.*: Biancone; *angl.*: Snake-Eagle; Short-toed Eagle; *esp.*: Aguila culebrera). Ce rapace, comme son nom dans différentes langues modernes le montre, chasse presque exclusivement les reptiles, même venimeux, et, à leur défaut, lézards et grenouilles. C'est, en quelque sorte, le serpenteau européen. Ses vibrisses étendent des yeux au front et du bec au menton une sorte d'écran, constitué de « poils » qui protège peut-être l'animal des morsures. Il n'est pas certain qu'il soit immunisé contre celles de la vipère. La blancheur est la tonalité dominante de son plumage: « Parmi les pierrailles et les broussailles, au flanc de la petite montagne calcaire, lézards et serpents jouissent de la chaleur solaire, les insectes crissent et bourdonnent. Un grand rapace glisse dans le ciel et s'arrête, comme suspendu dans la brise par ses larges ailes frémissantes. Contre l'azur, il brille d'une blancheur éclatante ». Telle est la prestigieuse présentation du Jean-le-Blanc qu'on peut lire dans la si remarquable étude de Paul Gêroudet⁴, un ornithologue qui a mis toute sa science à étudier et toute son affection à protéger les rapaces que l'homme poursuit dans une traque aussi imbécile qu'impitoyable.

La technique d'attaque du Jean-le-Blanc est bien connue: « Il descend par étapes, en « parachute », calculant son coup jusqu'à la chute finale, ou bien il fonce en repliant les ailes, projetant la tête et les pattes. La victime est saisie à la tête et au milieu du corps. S'il ne l'avale pas sur place, il emporte le serpent dans les serres, le porte tout de suite au bec et l'ingurgite au vol, la tête la première; la queue du reptile dépasse et se tord encore. . . »⁵. La visite d'un jabot a révélé la présence d'un serpent d'une longueur de 1 m 70 ! L'observation de l'animal en captivité n'est pas moins intéressante: saisissant sa proie de même que précédemment, le Jean-le-Blanc lui assène plusieurs coups de bec sur le crâne qu'il fracasse ou lui tranche la tête d'un seul coup de bec. Pour ce qui concerne l'écologie, signalons que « on ne rencontre le Circaète que dans les régions riches en reptiles, au climat estival chaud et ensoleillé, qui présentent des surfaces suffisantes de terrains découverts non cultivés »⁶. Cette observation cadre merveilleusement avec ce que dit Ovide:

³ Encore s'agissait-il d'une couleuvre non venimeuse. On verra plus loin qu'il existe des couleuvres venimeuses. En tout état de cause, il ne fait pas de doute pour moi que le serpent d'Ovide appartienne à une espèce venimeuse en raison de *saeua ora* (v. 724).

⁴ *Les rapaces diurnes et nocturnes d'Europe*, 3^e éd., Neuchâtel, Delachaux-Niestlé, 1965, p. 224.

⁵ *Ibid.*, p. 226.

⁶ *Ibid.*, p. 228.

...uacuo cum uidit in aruo
praebentem Phoebos luentia terga draconem.

Le Jean-le-Blanc, ce rapace qui mériterait des éloges circonstanciés tant son utilité est grande, a disparu de Belgique: espérons que c'est parce que mon pays est quasi dépourvu de vipères⁷. J'allais oublier de signaler le plus troublant: comme les serpents se terrent à partir d'une époque qui s'étend de la fin de septembre au début d'octobre, le Jean-le-Blanc émigre vers le Niger, le Soudan et... l'Éthiopie⁸. Oui, vers le pays d'Andromède...

Arrivé à ce point de mon enquête, je me suis inquiété de savoir s'il ne serait pas possible de démasquer le Jean-le-Blanc chez des serpents figurant dans d'autres textes que les *Métamorphoses*. Ni Homère⁹, ni Nicandre¹⁰, ni Cicéron¹¹, ni Virgile¹² n'ont eu le souci de donner les précisions qui satisfassent un ornithologue. Aristote, ce père des sciences naturelles, s'est limité à constater l'animosité qui règne entre aigle et serpent pour la raison que le premier se nourrit du second¹³, ce qui est une raison apparemment suffisante de ne pas s'aimer, et il se pourrait qu'Horace se soit inspiré de cette constatation, mais sans plus¹⁴. En revanche deux textes de Pline l'Ancien ont retenu toute mon attention. Dans le premier¹⁵, le naturaliste parle d'un aigle à queue blanche, le *pygargus*, qui vit dans les villes et les plaines: *Secundi generis pygargus in oppidis et in campis, albicante cauda*. Le second texte¹⁶ apporte quelques précisions alléchantes: *Nec unus hostis illi salis: est acrior cum dracone pugna multoque magis anceps, etiamsi in aere. Oua hic consecratur aquilae auaritia malefica; at illa ob hoc rapit ubicumque uisum, ille multiplici nexu alas ligat, ita se implicans ut simul decidat*. Traduisons: « Et un seul ennemi ne lui suffit pas: le combat livré au serpent est plus farouche et de beaucoup plus douteux encore que dans les airs. Celui-ci recherche les œufs de l'aigle avec une avidité malfaisante tandis que l'aigle, pour cette raison, se saisit de lui partout où il le voit; mais l'autre lie ses ailes dans ses multiples nœuds, s'entortillant au point qu'il tombe avec lui ». Commentant le premier passage, E. de Saint Denis écrit: « D'après G. Cuvier, ce serait l'aigle commun, qui a la queue à moitié blanche; D'Arcy Thompson [*A Glossary of Greek Birds*, London, 1936] (p. 255) signale que πύγαργος est encore dans les Cyclades le nom du busard et que Jean-le-Blanc est le surnom de l'aigle commun en France (?)¹⁷. Le point d'interrogation est du savant français — « Rendons à César... » — et il a eu bien raison de manifester sa méfiance et sa répugnance à l'égard d'une identification que rien n'autorise. Que l'on veuille bien se reporter ci-dessus, en esprit non prévenu, à tout ce que j'ai consigné sur le Jean-le-Blanc et l'on verra que tout ce qu'il y a de commun entre le πύγαργος et le Jean-le-Blanc est la blancheur d'une moitié de queue. On conviendra que c'est peu.

⁷ Il en existe encore, mais peu, dans l'extrême sud du Hainaut qui jouxte la France.

⁸ Cf. Paul Gêroudet, *op. cit.*, p. 231.

⁹ *Il.*, 12, 200—207.

¹⁰ *Ther.*, 448 sqq.

¹¹ *De Divinat.*, 1, 47, 106 (= *Poet. Frgt.*, 7, 1—8 [A. Traglia]).

¹² *Aen.*, 11, 751—756.

¹³ *H.A.*, 9, 1, 609^a.

¹⁴ *Carm.*, 4, 4, 11—12.

¹⁵ *H.N.*, 10, 3 (3), 7.

¹⁶ *H.N.*, 10, 4 (5), 17.

¹⁷ Cf. son édition de Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, Livre X, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 108.

Je ne me serais pas senti en règle avec moi-même si je n'eusse tenté de percer l'incognito du serpent qui se fait si bellement trancier dans les vers 716—717. Je préfère le reconnaître tout de suite: l'épithète *caeruleus* laisse peu d'espoir. Jacques André écrit pertinemment: « Les serpents ou dragons de la réalité ou de la légende ont souvent pour qualificatif *caeruleus*, dès Ennius, *Sc. frg.* 30, et la formule s'est généralisée avec Virgile (*G.*, IV, 482; *Aen.*, II, 381; V, 87, VII, 346) [. . .] Pour retrouver l'origine de l'emploi, il faut remonter au grec qui use fréquemment de *καυνοῦς* pour les reptiles fabuleux (*Il.*, XI, 26; 38; Hes., *Sc.*, 167; Theocr., XXIV, 14). Il y a donc une imitation consciente de *καυνοῦς* « bleu-noir », en vertu de la tradition épique, et l'épithète latine, étendant le domaine primitif du terme grec, a passé des animaux fabuleux aux serpents réels¹⁸. On est donc habilité à faire l'hypothèse que le serpent d'Ovide est une vipère commune ou, à tout le moins, l'agressive couleuvre dite « de Montpellier », qui vit dans les endroits arides du pourtour méditerranéen¹⁹.

¹⁸ Jacques André, *Etude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1949, pp. 166—167.

¹⁹ Cette couleuvre est dite opisthoglyphe, c'est-à-dire qu'elle a des crochets venimeux creusés d'un sillon, mais situés au fond de la gorge de telle sorte qu'ils ne peuvent injecter leur venin que pendant la déglutition. J'ai ouï dire que naguère une espèce sud-africaine considérée comme non venimeuse fut classée opisthoglyphe parce qu'un jeune savant avait failli mourir de la morsure de ce serpent qui, jusqu'à ce jour, avait eu la réputation d'être parfaitement inoffensif.